

Alternatives théâtrales

LES DIRECTEURS DE STRUCTURES FACE AUX DÉFIS DE LA DIVERSITÉ :
MARIA-CARMELA MINI, DIRECTRICE ARTISTIQUE DE LATITUDES CONTEMPORAINES



"DFS", Cécilia Bengolea & François Chaignaud. Photo Hervé Véronèse

OBSTACLES

Il est d'usage aujourd'hui de critiquer les théâtres publics au motif de leur incapacité à intégrer la diversité culturelle de nos sociétés multiculturelles ? Existe-t-il, selon vous, un problème spécifique d'accès des artistes issus de l'immigration aux scènes européennes ?

C'est un problème encore plus large que celui de l'accès des seuls artistes issus de l'immigration. D'une manière générale, chacun peut constater qu'il y a une porosité entre les scènes européennes et les médias dominants concernant une soumission relative aux standards physiques et corporels. S'il existe quelques individualités venues de l'immigration très connues, elles sont les exceptions qui confirment la règle. Quant aux corporéités non conformes aux standards dominants, elles sont aussi rares sinon dans des

emplois très ciblés : corps obèses, nanisme, en fauteuil, etc.... Nous ne pouvons qu'admirer Castelluci pour sa capacité à s'aventurer dans une banalisation des corps autres avec une telle force et évidence.

Comment se traduit l'injonction contradictoire des pouvoirs publics sur ce qui est devenu un enjeu politique d'affichage et de visibilité, tout en soulevant des débats de fond au sein d'une société marquée par la fracture coloniale ?

C'est compliqué. Il y a bien sûr une « bonne conscience » qui œuvre à peu de frais en recourant à une forme de méthode des quotas ou encore, l'enfer étant pavé de bons sentiments, la programmation de pièces ou spectacle soulignant littéralement un message de tolérance ou de dénonciation de racisme. On pourrait alors décider de faire tout autre chose et dans le même temps s'interdire de ne montrer que des physiques blancs conformes au modèle dominant tout en s'interdisant de promouvoir une diversité dictée par le seul devoir moral... Il faudrait dépasser l'injonction morale pour découvrir la plus grande diversité au service d'un propos qui n'est pas forcément centré sur la seule question de la diversité. C'est ce que montre entre autre le film d'Alice Diop « La Mort de Danton » dans lequel un jeune homme noir issu de la banlieue parisienne veut pouvoir se former comme acteur dans une grande école de théâtre à Paris et pouvoir jouer Danton.

La fracture coloniale doit s'estomper avec le temps et il est important de ne plus penser la question de la diversité par rapport à ce seul critère. On souhaite que les scènes européennes connaissent le même destin que le jazz : il ne viendrait à personne aujourd'hui l'idée d'opposer un jazz noir à un jazz blanc.

Il semble que le théâtre soit à la traîne d'une tendance à la diversification des artistes sensible en particulier dans la danse ou la musique, et à plus forte raison dans l'audiovisuel, depuis des années ? Pourquoi une telle résistance ou réticence ?

D'abord concernant le théâtre au sens strict du terme, il faut sans doute regarder du côté du répertoire et de l'attachement de ce genre au texte, à la langue. Le théâtre jusqu'à peu et à l'exception notable de Genet ou plus récemment de Koltès était un théâtre majoritairement européen pour les européens. Il faut rendre hommage aux metteurs en scène pour avoir su progressivement prendre conscience de ce qui est devenu une anomalie. Dans la danse par exemple, les danseurs noirs ont longtemps été cantonnés aux chorégraphies exotiques ou centrée sur des problèmes communautaires

ou identitaires. Ce n'est que depuis une bonne vingtaine d'année que l'ouverture à l'international dans les programmations a permis de voir autre chose qui reste encore trop résiduel par rapport à l'ensemble des programmations. Le travail contre les habitudes et les conformismes est de longue haleine. Mais les choses bougent fort heureusement. Le contexte politique et la montée des extrémismes a sans doute accéléré le désir qu'il en soit autrement. Cela dit il y a encore un chemin à parcourir également dans la danse, en particulier dans le classique qui est également dans une forme d'attachement au répertoire. Cela a pour conséquence qu'encore aujourd'hui dans certains ballets on blanchit le corps des danseurs si celui-ci est trop mat.

Comment expliquer la plus grande capacité apparente des théâtres privés et du show business à assurer la promotion des artistes issus de l'immigration, à la façon du Comedy Club initié par Jamel Debbouze ?

C'est important mais comme nous le disions, ceci reste ambigu dans la mesure où plane toujours un doute sur les effets produits : banalise-t-on ou renforce-t-on les clichés ?

Peut-on dire que le spectacle vivant en France est encore prisonnier d'un « système d'emplois » d'autant plus efficace qu'il ne se déclare pas comme tel, voire qu'il n'a pas conscience de lui-même ? Peut-on y voir la résurgence d'une histoire du théâtre marquée par les spectacles exotiques, freaks shows ou encore slide shows, dont Sarah Baartman la « vénus hottentote » ou « vénus noire », le clown Chocolat et la danseuse Joséphine Backer ne sont que les figures saillantes ?

Il n'y a pas de raisons pour s'interdire de célébrer ces figures et les difficultés qu'elles ont pu rencontrer. Dans un autre d'idée, le célèbre film de Tod Browning avait déjà ouvert la marche sauf que là, il s'agissait non pas de faire du spectaculaire autour de vedettes ou stars mais de mettre à l'écran des physiques pour eux-mêmes, confrontés à la dureté de l'intolérance et du mépris. Peut-être que c'est là le vrai problème : la mise en cause de la starisation et de ces effets normalisants.

Comment sortir d'un système de distribution où les comédiens issus de l'immigration sont le plus souvent relégués à des rôles subalternes, ou pire, à des rôles les conduisant à surjouer les stéréotypes ethniques ou raciaux imposés par la société ?

En créant de nouvelles pièces centrées sur des questions qui concernent tout le monde sans doute ou du moins dans lesquelles chacun peut se frayer un chemin pour saisir ce qui le concerne. Le « surjeu » est une conséquence d'un propos autocentré et souscrivant à un régime de starisation. Mais la formule inaugure un champ de recherche et d'invention en chantier. C'est l'une des fonctions de l'art de l'investir non ?

Le théâtre souffre-t-il d'une forme d'inconscient culturel colonial ?

Oui sans doute mais il ne faut pas être caricatural : ce n'est pas l'effet d'une volonté délibérée et cet inconscient l'est de moins en moins. Il reste qu'il n'est jamais inutile de le rappeler.

LEVIERS

Comment élargir le recrutement des lieux de formation aux métiers de la scène et du plateau, sans pour autant tomber dans les travers et effets pervers d'une politique volontariste ?

En travaillant l'ouverture d'esprit des « recruteurs », multipliant les projets participatifs et en diversifiant toujours davantage les publics.

Quels sont, selon vous, les leviers par lesquels est susceptible de s'opérer la promotion d'artistes issus de cultures minorées ?

L'école, l'art à l'école, l'intervention des artistes dans les écoles, la multiplication des projets en direction des jeunes publics. Mettre des personnalités issues des cultures minorées dans les jurys et à la tête des institutions.

La « discrimination positive » importée du monde anglo-américain est-elle une solution efficace et légitime ?

Cela fait bouger les choses mais comporte aussi le risque de renforcer des cultures communautaires. Ce qui est toujours dommage.

Le risque n'est-il pas grand d'alimenter une nouvelle forme de stigmatisation inversée ou de fragiliser certaines propositions artistiques en leur donnant un excès de visibilité ?

Il est certain que dans un idéal, il serait préférable que l'ouverture se fasse de manière naturelle. De plus en plus de metteurs en scène et d'auteurs travaillent aujourd'hui sur ces questions et intègrent la question de la diversité dans les textes et sur les plateaux, de manière un peu volontariste mais sans pour autant stigmatiser, sans doute est-ce la meilleure porte d'entrée.

Comment éviter les effets de réception malencontreux tels que ceux produits par un spectacle tels qu'Exhibit B de Brett Bailey en 2014, qui a poussé certains groupes mobilisés à demander l'annulation du spectacle auprès des pouvoirs publics, à l'instar de ce qui s'est passé au Barbican de Londres ?

Le propos de la pièce était justement de mettre en avant la question de la colonisation et de l'apartheid, il faut rappeler que Brett Bailey est Sud Africain et que dans quasiment tout son travail il ne fait que dénoncer ce qu'a été l'apartheid. La pièce a été comprise à l'envers. Ce genre de situation est sans doute inévitable tant le sujet est encore sensible. Ce spectacle a servi de caisse de résonance à une catégorie de personnes qui n'ont pas la possibilité de se faire entendre. Il faut donc dialoguer, dialoguer et encore dialoguer...

Qu'en est-il de la diversité culturelle dans le recrutement, non plus seulement des artistes dont les institutions théâtrales sont supposées faire la promotion, mais des équipes administratives, techniques et artistiques des théâtres ou des lieux de spectacle ?

En France, il y a là de grands efforts à faire. Mais c'est un problème encore une fois plus large : très peu de femmes dirigent les structures culturelles. C'est sans doute sur le plan administratif qu'un système de « quotas » a le plus de sens. De plus il y a un gros travail à mener sur la formation dans la

filière des métiers de la culture très peu de personnes issues de la diversité y ont accès ou s'autorisent à y entrer.

Pourquoi les salles de spectacles sont-elles si homogènes sur le plan ethnique ? Comment diversifier aussi les spectateurs ?

Il y a des raisons sociales, économiques et culturelles à cela bien connues. C'est tout l'enjeu d'une politique culturelle d'être innovante et de se donner les moyens de travailler à l'émergence de cette diversité. La question de la médiation est au cœur de ce sujet et ce n'est qu'en passant par un travail de médiation sur le terrain, dans les associations, dans les écoles que nous pourrons diversifier et élargir le public.

Propos recueillis par Martial Poirson et Sylvie Martin-Lahmani entre janvier et juin 2017